

georges friedmann
leibniz et spinoza

Extrait de la publication



idees/gallimard

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.*

© Éditions Gallimard, 1962.

A la mémoire de
MARC BLOCH
et
JEAN CAVAILLÈS
professeurs à la Sorbonne .

HOMMES JUSTES ET SAVANTS
MORTS EN 1944
AU SERVICE DE LA LIBERTÉ
ET D'UNE CITÉ MEILLEURE

« Il n'est donné dans la Nature aucune chose singulière qui soit plus utile à l'homme qu'un homme vivant sous la conduite de la Raison. »

ÉTHIQUE

(IV, propos. 35, coroll. 1)

AVANT-PROPOS
DE LA PREMIÈRE ÉDITION *

On s'est préoccupé de bonne heure de confronter la pensée de Leibniz à celle de Spinoza et cet intérêt singulier n'a rien qui doive surprendre.

Il est rare, en effet, que les vies et les doctrines de deux génies philosophiques de cette envergure se soient réellement croisées dans l'histoire. En outre, tout ce qui concerne Spinoza appelle, dans la société de la fin du XVII^e siècle, une curiosité trop hardie ou trop craintive, souvent les deux à la fois, presque toujours passionnée et mêlée de l'attrait du scandale. On cherche à s'approcher de sa personne et de ses écrits, tout en multipliant les alibis, les attaques (sincères ou non), les précautions.

De son côté, Leibniz est déjà, au regard de son siècle, l'esprit prodigieux, l'homme versé dans toutes les sciences et techniques et doctrines, dont la renommée, partant à la fois des cours, des académies, des cercles lettrés, force les résistances. Or cette philosophie, qui veut se concilier toutes les croyances, toutes les orthodoxies, finit, comme de juste, par les inquiéter toutes les unes après les autres, malgré la continuité et la vigueur des préoccupations religieuses qu'elle manifeste. Le bruit des rencontres qui

* Auquel nous avons ajouté (1962) quelques notes en bas de pages.

ont eu lieu naguère, en Hollande, entre le protagoniste d'une nouvelle philosophie chrétienne, infatigable artisan d'une union des Églises, et l'athée honni — se répand quelles que soient les précautions du premier pour en cacher le nombre et la portée. Dès lors, et pour longtemps, l'intérêt suscité par les rapports entre les deux philosophes et leurs doctrines ne procédera pas d'un intérêt proprement philosophique, mais trouble, chargé de réactions affectives et sociales, comme tout ce qui touche au spinozisme dans le climat intellectuel et religieux de l'époque.

Cette curiosité piquait déjà les contemporains et, parmi les amis de Leibniz, le P. Bourguet ne fit qu'en recueillir l'écho inquiet. Chacun, selon son tempérament, son information, ses croyances philosophiques et religieuses, se fait a priori une opinion personnelle à ce sujet, où intervient non l'effort critique pour éclairer le problème mais seulement l'appréciation toute subjective des systèmes. Aussi la diversité des opinions sur le spinozisme ou le non-spinozisme de Leibniz égale-t-elle celle des individus qui les expriment et des milieux auxquels elles s'adressent. Déjà du vivant de Leibniz, des publicistes le dénoncent comme un spinoziste masqué. Mendelssohn et Jacobi, au cours de leur célèbre correspondance, admettent une ressemblance profonde entre les deux doctrines. De Gœthe à Fichte et à Schleiermacher, de Schiller à Hegel, il n'est pas de grand penseur allemand qui n'ait dit là-dessus son sentiment : ces remarques, quelque intérêt que leur confère la personnalité de l'auteur, ne peuvent éclairer le problème historique, d'autant qu'elles continuent d'être mêlées d'éléments sentimentaux, de soumission ou de provocante hostilité aux tabous repoussants qui s'efforcent d'isoler de la société Spinoza et le spinozisme. Il n'est pas jusqu'aux réactions de Gœthe qui n'aient été atteintes (mais non troublées) par cette vague de délation et de polémique. « J'avais confiance en Spinoza, écrit-il dans

Poésie et Vérité, parce qu'il exerçait en moi une action apaisante. Cette confiance ne fit que s'accroître lorsqu'on accusa mes chers mystiques de spinozisme, lorsque j'appris que Leibniz lui-même n'avait pu échapper à ce reproche et que Boerhave, suspect des mêmes opinions, avait dû abandonner la théologie pour la médecine * . »

En France, rien ne peut mieux déceler la résonance passionnelle autour du problème Leibniz-Spinoza que l'attitude du comte Foucher de Careil. Ne discutons pas ici la valeur critique de ses éditions de textes leibniziens et particulièrement des « *Animadversiones ad Wachteri librum* » qu'il publia en 1854 sous le titre, déjà significatif, de « *Réfutation inédite de Spinoza par Leibniz* ». Ce qui nous intéresse, par contre, est l'esprit qui entoure cette publication et l'inspire.

Victor Cousin, chargé de présenter la « *Réfutation inédite* » à l'Académie des Sciences morales et politiques, faisait précéder le mémoire de F. de Careil de bien curieuses réflexions **. Il évoquait la source véritable du spinozisme, « cette méthode anticartésienne... qui a le plus égaré Spinoza et, de nos jours encore, ramène et entretient le spinozisme ». Il se félicitait que « des deux erreurs intéressées qui depuis quelque temps circulaient dans le monde sur Leibniz, après avoir nous-mêmes détruit l'une, nous voyons avec satisfaction détruire l'autre de la manière la plus péremptoire ». Selon la première de ces « erreurs intéressées », Leibniz, sur la fin de sa vie, se serait fait catholique. Selon la seconde, « des personnes qui voient partout le panthéisme ont voulu le trouver jusque dans Leibniz et prétendu que le penseur hollandais avait exercé une grande influence sur le penseur allemand ». « Mais, ajoute-t-il,

* *Dichtung und Wahrheit*, IV, 16.

** Cf. C. R. Académie Sc. mor. et polit., Année 1854, t. XXXVIII, p. 159 sq., reproduit en tête de : F. DE CAREIL, *Leibniz, Descartes et Spinoza*, Paris, 1862.

l'influence a été précisément en sens inverse de ce qu'on imagine : ce sont les déplorables conséquences de la notion de substance, telle que la définit Spinoza, qui ont le plus contribué à mettre Leibniz sur le chemin de la vérité. » La vérité : c'est-à-dire une philosophie pour qui la substance, loin d'être une abstraction, possède des qualités, une énergie toujours prête à passer à l'acte, et enferme en elle seule tous ses développements.

La « Réfutation inédite », conclut-il, met ces faits dans une lumière irrésistible. « Après cela, parler du spinozisme de Leibniz nous semblerait impossible, s'il y avait quelque chose d'impossible à l'intérêt et à la passion. » Il est piquant de voir Cousin, qui vient lui-même de tirer argument des « déplorables conséquences » du spinozisme, condamner, l'instant d'après, l'irruption de considérations passionnelles dans l'histoire des idées.

*Et pourtant, combien il paraît équitable et serein, à côté de Foucher de Careil * ! Celui-ci, armé de pied en cap, mène autour de l'orthodoxie spiritualiste de Leibniz la garde la plus vigilante. C'est bien, en effet, à ses yeux, une bataille qui se livre. Des adversaires sans scrupule ont le dessein de déconsidérer, en le liant au spinozisme, l'auteur de la Monadologie, de souiller ce monument du spiritualisme tel que le comprend et veut l'annexer l'éclectisme cousinien. Aussi F. de Careil poursuit-il Spinoza de sa vindicte. Spinoza, « esprit tortueux, alambiqué et subtil, a déformé le cerveau des penseurs d'Outre-Rhin », sa morale n'est « que le rêve du plus monstrueux égoïsme et une nouvelle forme de la morale de l'intérêt », l'Éthique tout entière s'explique par « l'accouplement de Descartes et de la Kabbale dans un cerveau vigoureux mais*

* F. DE CAREIL, *op. cit.*, p. 7, 8, 10, 11, 169, 173, 176 et 177. Cf. aussi dans la *Réfutation inédite de Spinoza par Leibniz* (Paris, 1854) la notice rédigée par F. de C. sur le *De recondita Hebraeorum philosophia* de Wachter.

difforme ». Les notes de Leibniz représentent, dans cette bataille, un renfort précieux, « le correctif obligé des textes de Spinoza et comme l'antidote à côté du poison ». Seul un Leibniz pouvait mener à bien la tâche de démasquer les sophismes et les paralogismes de l'Éthique. En publiant ces brouillons sous le titre emphatique de « Réfutation inédite de Spinoza par Leibniz », F. de Careil pense faire d'une pierre deux coups. Il apporte contre l'odieuse doctrine le plus efficace des remèdes qui puisse en préserver les esprits. D'autre part, il purifie, par cette publication, Leibniz de tout soupçon et le rend, derechef prestigieux et disponible, à sa fonction de précurseur de l'éclectisme cousinien.

On ne s'étonnera donc pas qu'obnubilé par tant de préjugés, jeté dans la mêlée des luttes philosophiques et religieuses, le problème Leibniz-Spinoza n'ait guère été abordé dans un esprit scientifique. Au moins la découverte par Joh. Erdmann du petit traité De vita beata, où il croyait relever sans doute possible l'influence de Spinoza, souleva-t-elle un débat très ardent auquel furent mêlés — outre Erdmann — Guhrauer et Trendelenburg, et dont il ne sortit qu'une conclusion certaine : le petit traité en question, loin d'exposer des pensées originales de Leibniz, n'était autre chose qu'un extrait, fait par celui-ci, de textes cartésiens. Le problème demeurait entier.

La seule tentative pour l'embrasser dans son ensemble a été celle de Ludwig Stein. Son livre, Leibniz und Spinoza, paru en 1890, a le grand mérite de s'attaquer pour la première fois à cette délicate question en utilisant les écrits de Leibniz (ceux du moins connus à cette date) dans lesquels on trouve des commentaires ou des allusions à Spinoza. De plus, Stein a publié en appendice à son livre des textes leibniziens jusqu'alors inédits, dont certains sont fort intéressants pour le problème qui nous occupe.

Par contre, sur le fond, Stein a pris une position dogma-

tique et impossible à défendre dès l'époque où il écrivait *. D'après lui, Leibniz serait passé par une période spinoziste, par un accord avec Spinoza sur les points essentiels. Pour rendre cette thèse acceptable, Stein admet que Leibniz a été longtemps acquis au cartésianisme et que, jusque vers 1684, il n'a pas eu d'idées philosophiques originales. Au moment de sa rencontre avec Spinoza il hésitait, tâtonnait encore et ne s'était pas dégagé de l'influence cartésienne. Leibniz aurait été longtemps indifférent aux conséquences impies d'une doctrine philosophique telle que le panthéisme : c'était alors un esprit libre de tout préjugé. On ne relèverait pas chez Leibniz d'opposition de principe au spinozisme avant sa lettre à Arnauld, de janvier 1688.

Or cette construction de Stein repose sur une erreur fondamentale et se trouve tout entière faussée par elle : loin d'être demeuré jusqu'aux environs de sa quarantième année un esprit hésitant et tâtonnant, un philosophe disponible, Leibniz, dès sa plus extrême jeunesse, a fixé les directions définitives où il s'engagera. Il ne fera que creuser, qu'amasser des richesses, des connaissances, des découvertes scientifiques autour de ces intuitions primitives, afin de les coordonner en un système doué d'une terminologie subtile et arrondi en une voûte parfaite.

Lors de la parution du livre de Stein, des critiques perspicaces en avaient déjà suspecté la solidité **. Depuis, les progrès qui ont été faits dans la connaissance de Leibniz — et plus particulièrement du jeune Leibniz — ont achevé de ruiner une interprétation contraire à tout ce qu'on sait de son évolution morale, intellectuelle, religieuse et de la maturation de sa pensée.

* On trouvera plus loin, en appendice, une note sur le livre de STEIN.

** LUCIEN HERR, *Revue critique d'histoire et de littérature*, 25 janvier 1892.

*Parmi les publications faites autour de Leibniz depuis un demi-siècle, certaines intéressent, à des titres divers, ses rapports avec Spinoza. Les Opuscules et Fragments inédits réunis par Couturat, la petite thèse d'Hannequin sur la première philosophie de Leibniz, les inédits publiés par Willy Kabitz en appendice à Die Philosophie des jungen Leibniz (ouvrage fondamental qui ne laisse rien debout des interprétations de Stein sur la jeunesse de Leibniz), ceux que nous a révélés l'incomparable connaisseur de Leibniz qu'est Paul Schrecker, les textes d'une étonnante richesse et maturité publiés par I. Jagodinsky, auraient déjà suffi à justifier un nouvel examen du problème, si neuve est la lumière qu'ils répandent sur la pensée originale du jeune Leibniz au moment de ses premiers contacts avec le spinozisme. Certaines lettres jusqu'alors inédites, contenues dans les premiers volumes de la grande Édition de l'Académie prussienne, projetée avant la précédente guerre mondiale et abandonnée depuis 1933, apportent des indications précieuses. On doit se contenter de déplorer que les convulsions de l'Europe soient venues, une fois de plus, retarder l'heure où sera enfin intégralement éditée l'œuvre de Leibniz, grand Européen *.*

Dans le même temps, la connaissance de Spinoza progressait, au premier chef grâce à Jacob Freudenthal. Spinoza a trouvé en Freudenthal le biographe qu'il méritait : la richesse, la nouveauté des documents que celui-ci a réunis, la conscience, la compréhension, la discrète réserve avec lesquelles il les a utilisés font de ses livres des exemples de science et de piété philosophique, où des découvertes

* Le livre classique de COUTURAT (*La Logique de Leibniz*) est un instrument irremplaçable pour qui examine Leibniz à travers ce qui n'est malgré tout qu'une des faces de son génie.

Nous nous en voudrions de ne pas rendre hommage, dès cet avant-propos, aux remarquables ouvrages ou articles sur Leibniz de MM. BARUZI, BRUNSCHVIGG, GUEROULT, RIVAUD que nous avons consultés maintes fois avec profit et dont on trouvera plus loin les références.

ultérieures ont pu apporter des ajouts, des retouches, mais n'ont rien modifié d'essentiel. Freudenthal, si on lui adjoint l'ouvrage de Meinsma, éclaire pour nous le milieu d'amis communs à Leibniz et à Spinoza, la visite de Leibniz à La Haye, et (du moins en partie) ses efforts pour s'assurer une connaissance plus exacte du spinozisme. Les admirables recherches de Carl Gebhardt et particulièrement sa nouvelle édition des Œuvres de Spinoza, les traductions et commentaires de Charles Appuhn, certaines contributions du *Chronicon spinozanum* assurent une aide substantielle à quiconque entreprend un travail sur Spinoza et le spinozisme.

Nous nous trouvions donc devant un problème obscurci par des positions personnelles, des passions, ou faussé par des thèses préconçues. Notre dessein a été de le reprendre à la lumière des textes et des textes seuls : objectif limité et méthode bien définie. Il ne s'agit pas de partir d'une comparaison théorique des deux systèmes ou d'un jeu d'interprétations subjectives qui ne peuvent, même dans les cas où elles seraient le produit d'une pensée brillante et ingénieuse, se substituer à la patiente analyse et confrontation des textes.

Leibniz commence à s'occuper de Spinoza — en tout cas à le nommer dans sa correspondance — en avril 1669 et le cite encore dans une lettre à Bourguet, en avril 1716, quelques mois avant sa mort. Ces jugements, commentaires, allusions, s'étalent donc sur quarante-sept années, près d'un demi-siècle, et forment la matière d'où notre recherche a pris sa substance et son élan. C'est évidemment dans cette collection d'une rare richesse, encore grossie par les publications récentes d'inédits leibniziens, qu'il faut chercher la clef des problèmes qui, dès le début du XVII^e siècle, ont suscité tant de curiosité et d'opi-

nions contradictoires. Quelle a été, quelles ont été les réactions authentiques de Leibniz à l'égard de Spinoza et du spinozisme ? Par quoi ces réactions et les attitudes qui en ont été inséparables ont-elles été commandées ? Comment les expliquer ? Quels sont, en définitive, les liens entre les deux systèmes ?

Mais les réactions de Leibniz au spinozisme, telles que nous les retrouvons dans les textes, ne sont que les réfractions nuancées, variables, de certains thèmes spinozistes à travers le tempérament, le caractère, l'esprit de Leibniz. Il était donc indispensable de savoir où Leibniz en était lui-même à la date où il commence de réagir au spinozisme : une étude utile de ces jugements était inconcevable si on ne les détachait pas sur la connaissance de la pensée et de l'orientation générale du jeune Leibniz. Au contraire, ils s'éclairaient dès qu'on les plaçait sur cette toile de fond.

Ce livre s'ouvre donc par un chapitre, essentiel à son économie interne, sorte d'esquisse de la pensée de Leibniz avant ses premiers contacts importants avec le spinozisme. Une étude fouillée de l'évolution de Leibniz jusqu'à la fin de son séjour à Paris eût été une tâche considérable, qui débordait notre sujet et pour laquelle, en outre, une publication complète des manuscrits de Hanovre serait indispensable. Notre dessein était seulement de saisir dans ses traits principaux l'homme, le penseur qui, en novembre 1676, va franchir le seuil de la maisonnette du Paviljoensgracht, annoter les lettres à Louis Meyer et à Oldenburg, presser Schuller de lui envoyer les Opera posthuma où il découvrira, enfin, dans ses proportions grandioses, l'Éthique.

Ce chapitre sur la pensée du jeune Leibniz la suit jusqu'à la fin du séjour à Paris, en octobre 1676. Il faut ici, au moins brièvement, justifier cette date. Deux raisons principales nous ont conduit à la choisir.

Tout d'abord, le séjour de Leibniz à Paris marque, dans l'histoire de sa formation intellectuelle, une période exceptionnellement riche et stimulante. C'est à ce moment qu'il prend contact avec les mathématiques modernes et particulièrement avec la géométrie de Descartes, les travaux de Pascal. C'est alors qu'il fréquente Arnauld, Huyghens, Malebranche. Sa pensée politique et religieuse, mathématique, logique, métaphysique, brassée à partir d'un foyer central que nous nous efforcerons d'atteindre, fermente et bouillonne. C'est au terme du séjour à Paris qu'il découvre le calcul infinitésimal. Bien qu'il publie alors fort peu, il vit d'une vie intellectuelle et créatrice intense. L'étude de sa correspondance et de ses manuscrits a permis de rendre à cette période, dans la maturation de sa pensée, l'importance primordiale qui lui revient. En ce sens, la fin du séjour à Paris indique non une coupure, mais un repère significatif.

D'autre part, en octobre 1676, lorsqu'il quitte Paris pour se rendre via Londres en Hollande, Leibniz n'a encore eu que bien peu de contacts avec la doctrine de Spinoza dans sa plénitude et son expression la plus libre. Il a eu entre les mains les *Principia philosophiae Renati des Cartes* qui ne pouvaient lui apporter que bien peu de lumière sur la pensée personnelle de leur auteur. Il a lu et vivement combattu le *Traité théologico-politique* : mais celui-ci ne révèle toute sa valeur philosophique qu'à ceux qui ont déjà pénétré profondément dans le spinozisme. Leibniz n'y a guère vu — ce qui était fort compréhensible — qu'un ouvrage traitant de religion et d'exégèse biblique. La note écrite après un entretien avec Tschirnhaus montre combien peu de choses exactes il savait du spinozisme avant son départ de Paris. C'est surtout en Hollande, en octobre et novembre 1676, qu'il connaîtra d'importantes lettres de Spinoza et pourra s'entretenir avec le maître lui-même. Il lui faudra même attendre encore le début de 1678 pour

-  littérature
-  philosophie
-  sciences
-  sciences humaines
-  idées actuelles
-  arts

georges friedmann : leibniz et spinoza

Il est très rare que les vies et les doctrines de deux pareils génies se croisent dans l'Histoire. Leibniz, dernier grand esprit encyclopédique des Temps modernes, a été dès sa jeunesse étrangement attiré par le Sage de *L'Ethique* dont il présente, à bien des égards, l'antithèse. Tendue vers un christianisme tonique, réunifié, a-t-il réussi à sauver l'homme moyen du désespoir ? Au terme d'un livre fortement documenté, nous nous demandons, avec Georges Friedmann, si l'"optimisme" de Leibniz ne fut pas une légende. Spinoza n'est-il pas, des deux, le plus mystique et le plus confiant ?

Extrait de la publication

photographisme h. cohen